

*The Clash,
combattants punks*

Stéphane Letourneur

collection **Musique**
et **Société**



À Fred, connaisseur en musique qui cogne.



Londres, 3 avril 1976 : la révélation

–AUCASOÙVOUSNEL’AURIEZPASDEVINÉ,
NOUS SOMMES LES SEX PISTOLS !!!

Cheveux hérissés comme des barbelés sur le crâne, pâle, maigre comme un coucou, regard incendiaire, tordu comme un gamin poussé de travers : celui qui vient de hurler cette présentation est Johnny Rotten*, le chanteur du groupe. Avec trois autres gueules cassées échappées d’un roman de Dickens, ils balancent un rock basique, tout en nerfs, d’une efficacité redoutable. Sans se demander si cela plaît au public du Nashville, ils hurlent leur révolte dans des chansons à trois accords plaqués à toute vitesse, aux refrains taillés comme des slogans. Portant leurs instruments au-dessous de la ceinture, les musiciens sautent sur la minuscule scène, raides comme des marteaux piqueurs.

Le choc est rude pour la trentaine de spectateurs. En particulier pour un certain John Mellor, dit Joe Strummer,

* « Johnny le Pourri ». Pour les noms propres et le vocabulaire du rock, voir le « Dico rock » dans le dossier documentaire.

chanteur-guitariste des 101'ers*, le groupe vedette de la soirée. Il est en train d'assister à rien de moins qu'à la Révolution punk**, grande claque dont le rock avait cruellement besoin.

En ce milieu des années soixante-dix, cette musique née vingt ans plus tôt est dans le creux de la vague. Les Beatles ne sont plus qu'un lointain souvenir. Les Rolling Stones ont du mal à convaincre dans leur rôle de voyous. Trop de stars sont tombées, laminées par la voracité du business, détruites par leurs propres excès. Les généreuses expérimentations des années soixante ont disparu sous les paillettes du disco et dans les méandres du rock progressif.

Les 101'ers sont les têtes d'affiche de cette soirée. C'est un bon groupe qui joue un pub rock énergique, digne héritier du rockabilly et du boogie. Ils sont connus dans le circuit des pubs londoniens, et viennent d'enregistrer leur premier quarante-cinq tours. Mais Joe doit se rendre à l'évidence : les Sex Pistols ont des années-lumière d'avance sur eux. Il se sent brusquement dépassé. Le charivari qui a lieu sur scène passe peu à peu dans sa tête. L'ambiance dans les 101'ers n'est pas au beau fixe. S'ils continuent à faire du pub rock, ils ont peu de chance de décoller. L'idée qu'il faut se détacher de ses amis aux cheveux longs germe à ce moment.

La métamorphose s'achèvera deux mois plus tard avec la rencontre de Mick Jones et Paul Simonon arrangée par Bernie Rhodes.

Ainsi naîtra The Clash.

* Prononcer One O Oner's

** Punk signifie à l'origine voyou, de peu valeur, minable.

Mick, le rockeur-né

Même s'il n'est pas très précoce et si les débuts sont laborieux, Mick Jones est un bon musicien. C'est sans conteste le monsieur rock 'n' roll des Clash. Il n'a jamais aimé que cette musique et en a une connaissance très étendue. Ne se contentant pas des tubes de son époque, dès son plus jeune âge, il dévore les magazines musicaux et fouine chez les disquaires de Camden Town à la recherche des perles rares. Imaginatif, il est également un excellent arrangeur.

Michael, dit Mick Jones, naît le 26 juin 1955, juste un an après l'enregistrement du premier rock 'n' roll par Elvis Presley. Très jeune, il baigne dedans. Sa mère est une fan du « King », elle écoute du rock sur les radios pirates. Pour le petit Michael, pas besoin de se battre contre ses parents pour avoir accès à cette « musique de sauvages ». Très tôt il se forge un goût personnel. Aux Beatles, il préfère Les Animals

et surtout Les Kinks dont il devient fan. Il a sa carte du fan club qu'il gardera jusqu'à l'âge adulte.

Il passe ses premières années dans le quartier de Clapham à l'ouest de Brixton. Il est l'enfant unique d'une famille modeste. Sa mère vient d'une famille de juifs russes immigrés. Quelques années après la naissance de leur enfant baptisé Michael Geoffrey, les parents commencent à se disputer violemment. Mick prend peur et se réfugie souvent dans un abri antiaérien. Londres à cette époque est encore marquée par les traces de la guerre. La capitale britannique a subi un déluge de feu pendant le second conflit mondial qui a laissé la ville truffée de ces refuges et de trous de bombes où jouent les enfants.

Ses parents divorcent alors qu'il a huit ans. Sa mère part aux États-Unis avec un Américain. L'enfant est confié à sa grand-mère. Assez libre, il visite Londres dans les bus rouges à impériale. Carnaby Street, haut-lieu de la mode prisé par les rock stars, est un de ses quartiers de prédilection. Il achète ses premiers disques : *Disraeli Gear*, de Cream, le groupe d'Eric Clapton, et *Smash Hits*, une compilation de Jimi Hendrix qu'il écoute en boucle la tête collée à l'unique haut-parleur de son électrophone. Il se fabrique une solide culture rock en lisant les revues que lui envoie sa maman des États-Unis et en dénichant les vinyles de groupes peu connus. C'est ainsi qu'il découvre avant la plupart des jeunes de son âge les New York Dolls, un des groupes modèles des futurs punks londoniens Bien qu'il soit bon et même brillant élève, il



n'envisage pas de métier auquel peut conduire l'école. Dès l'adolescence, il décide qu'il fera sa vie dans la musique, ou à la rigueur le foot. Malgré ses capacités, ses résultats baissent.

Du haut de ses douze ans, il déclare au conseiller d'orientation :

- Je veux faire du rock.
- Ce n'est pas possible. Si tu es trop nul, il y a l'armée ou la fonction publique.

Cela conforte le choix de l'adolescent.

Ses débuts sont très modestes. Un groupe s'est formé dans son collège. Ce sont des « grands » âgés d'un an de plus que lui. Plutôt timide et petit, celui que l'on surnomme Little Mick s'approche de la bande en devenant leur roadie. Puis il se met à essayer les instruments, d'abord la batterie puis la basse, et se fixe sur la guitare.

Il apprend seul, partant de rien. Il manque de rapporter sa première guitare au magasin pensant qu'elle a un défaut. Il fallait juste l'accorder...

À la fin des années soixante, il profite des concerts gratuits de Hyde Park où il y voit Yes et Soft Machine, deux groupes de rock progressif, qui seront par la suite honnis des punks. Surtout, en juillet 69, il assiste au concert des Rolling Stones juste après la mort de Brian Jones. Les Stones représentent tout ce que les punks rejettent : l'alliance du rock 'n' roll et de l'argent. Mais Keith Richard, leur guitariste aux riffs implacables et aux allures de pirate, échappera aux foudres de la génération



Pistols-Clash. Il fréquente aussi Roundhouse, une salle de Camden Town mythique où se sont produits les Doors. Le prix des entrées, 50 pence, permet d'y aller souvent. Il y écoute Mott The Hople, un groupe de glam rock dont Mick et ses copains deviennent fans. Ils les suivent dans leurs tournées à Londres et en dehors, resquillant dans les trains et les salles de spectacles. Se faulant toujours au premier rang, ils finissent par faire leur connaissance et être admis en coulisse. L'adolescent adopte leurs coiffures et leurs tenues extravagantes.

À dix-huit ans, il entre à l'Hammersmith School of Art, non par vocation soudaine pour les beaux-arts, mais pour la bourse et parce qu'il pense y rencontrer les bonnes personnes pour jouer du rock. Keith Richard, Pete Townshend des Who n'ont-ils pas fréquenté des écoles d'art ?

Mick toujours attentif à la façon dont il est habillé, entre à la Hammersmith Art Collège, vêtu à la New York Dolls, cheveux longs, jeans serrés et semelles épaisses. Son allure efféminée et décadente fait sensation. On se moque de lui. Cela attire aussi l'attention d'Albertine Viv, future membre du groupe punk féminin The Slits*. Il lie une amitié forte et durable avec Tony James qui sera bassiste de Generation X, et s'installe dans un squat sur Davis Road, dans l'Ouest londonien, où sera organisée la première rencontre des Clash.

Bien que peu intéressé par les cours qu'il trouve trop classiques, il s'inscrit en deuxième année. Mais décidément, il n'y a que la musique qui l'intéresse.

* Les fentes.



Il trouve un job d'été dans une entreprise de vente de livres par correspondance. L'argent gagné plus la vente de quelques-uns de ses comics lui permet d'acheter une guitare de marque : une Fender Telecaster noire qu'il choisit surtout pour la couleur. Il n'aime pas beaucoup le son trop léger et adoptera bientôt la Gibson.

En mai 1974, Mick se décide à passer à la vitesse supérieure. Il crée le groupe The Delinquents* dans lequel il est guitariste et John Brown bassiste. Mick écrit les paroles et compose la plupart des musiques. Après un mois de répétitions intensives, ils donnent leur premier concert à la Queen Elizabeth College. La promotion aussi se professionnalise. Pour se faire connaître, ils gravent un quarante-cinq tours et impriment un dépliant illustré. Les photos sont prises dans un décor industriel. Derrière les musiciens, s'étale le graffiti « SPUNK » dont le S est caché par l'un d'entre eux, faisant ainsi le mot PUNK.

Ce n'est pas un hasard. Si ce courant musical n'apparaît en Angleterre que deux ans plus tard, il existe déjà outre-Atlantique. Un an plus tôt, les Stooges d'Iggy Pop ont déjà lâché leur bombe *Raw Power* et les New York Dolls enregistré leur premier album.

Pour une vingtaine de livres, ils enregistrent deux morceaux, et font presser le disque à cinq exemplaires. Riffs simples et agressifs, lignes mélodiques minimales, les compositions sont déjà punks.

Ils passent des annonces dans le magazine musical de référence : *Le New Musical Express* et font quelques concerts, mais sans beaucoup de succès. Ensuite,

* Les délinquants.



jusqu'à la formation des Clash, c'est la valse des noms et des musiciens. Dans les nombreuses auditions qu'ils font, ils écoutent et ne retiennent pas trois musiciens que Mick retrouvera avec Les Clash : Paul Simonon, futur bassiste, Terry Chimes et Nicky Headon, batteurs.

Parmi les petits boulots occasionnels de Mick, il y a un emploi dans un bureau d'aide sociale dans Praed Street, toujours dans l'ouest de Londres. Il est confronté directement à la réalité socio-économique anglaise. Au pays de la Reine Elizabeth, la crise économique, conséquence du choc pétrolier de 1973, est forte. L'inflation et le chômage ont été multipliés par trois depuis le milieu des années soixante. Ni les gouvernements travaillistes au pouvoir depuis 1964, ni la parenthèse conservatrice entre 1970 et 1974 ne parviennent à enrayer le déclin économique. De plus depuis le début des années 70, le conflit, qu'on surnomme les « troubles » ou la « question » nord-irlandaise prend une dimension très violente. À la répression anglaise qui emprisonne sans jugement et mate dans le sang les manifestations*, répondent les attentats de l'IRA provisoire (Irish Republican Army). Dans son bureau d'aide sociale, Mick est préposé à l'ouverture du courrier, opération à haut risque du fait de l'envoi de colis piégés par l'IRA. Moins dangereux, il est témoin de la colère des gens venus réclamer leurs allocations. Un jour, un usager excédé après quatre heures d'attente passe sa colère sur un banc qui finit sur le trottoir après avoir traversé la fenêtre.

* Le 30 janvier 1972, treize manifestants sont tués. L'événement est nommé le « bloody sunday ». Le groupe U2 en fera une chanson.



Le jeune musicien s'en souviendra en écrivant avec Joe Strummer *Career Opportunities*.

And I won't open letter bombs for you

La chanson très courte renvoie brutalement les propositions qu'on lui propose dans un mélange de protestation anarchisante :

« *I hate the army an' I hate the R.A.F.*

I don't wanna go fighting in the tropical heat »

et d'humour :

*Do you wanna make tea at the BBC ?**

Le message politique radical et la proximité avec le quotidien est la marque de fabrique de Bernie Rhodes que Mick rencontre en 1975.

La scène se passe au Nashville. Bernie Rhodes travaille avec Malcolm McLaren, propriétaire d'une boutique de mode et manager des Sex Pistols. C'est un petit homme poussant la discrétion jusqu'au secret, au visage rond caché derrière des lunettes teintées passées de mode depuis trente ans. Ce jour-là, son look de rockeur à la Gene Vincent et sa casquette attirent l'attention du guitariste.

– Tu es pianiste ? lui demande Mick.

– Non, mais toi tu portes un de mes tee-shirts.

Mick portait un tee-shirt qui va devenir un must de l'attirail punk. Il porte l'inscription en anglais :

« Un matin, tu te réveilleras et tu sauras de quel côté du lit tu as dormi. »

Suit une longue liste de bonnes et mauvaises

* *Opportunités de carrières. Et je n'ouvrirai pas vos lettres piégées (...)* « *Je hais l'armée et je hais la RAF (Royal Air Force) | Je ne veux pas me battre dans la chaleur des tropiques (...)* » *Tu veux faire du thé à la BBC ?* Album *The Clash*.



choses à faire pour être du bon côté selon Bernie et Malcolm. Au-delà de l'anecdote vestimentaire, la rencontre est essentielle. Bernie a l'intention de former un groupe capable de concurrencer les Sex Pistols. Ce sera les Clash.

Si Mick est depuis toujours un rokkeur dans l'âme, c'est par hasard que Paul Simonon devient bassiste des Clash.

Paul Simonon, roqueur par hasard

Ovni dans le monde du rock, Paul Simonon n'est ni un musicien accompli, ni même un fou de rock. Originaire de Brixton, un des deux quartiers jamaïcains de Londres, il contribue à l'ouverture du groupe vers le reggae qu'il adore. Peintre, il forge la première identité visuelle des Clash. Enfin, il apporte son image de mauvais garçon.

Paul Gustave Simonon naît le 15 décembre 1955, dans le quartier pauvre de Brixton dans le sud de Londres, où vit une population à dominance antillaise, comprenant aussi des immigrants irlandais et polonais. Son père Gustave Antoine, dit Anthony, Simonon a épousé durant l'été Elaine Florence Braithwaite, enceinte de cinq mois et âgée de vingt ans comme lui. Quatre ans plus tard, Paul aura un petit frère, Nicholas « Nick » Anthony. Le père tient une librairie et est passionné de peinture. Elaine travaille à la bibliothèque du quartier.

Il passe une petite enfance heureuse, très proche de la communauté jamaïcaine. Plus que la pauvreté et le racisme, il est surtout sensible à la musique omniprésente. Il vit en direct l'évolution du rocksteady au ska et au reggae. Il entre à l'école publique de son quartier. Classes surchargées, concentration de problèmes sociaux, enseignants mal formés et pas ravis d'être nommés là : l'ambiance y est moins festive. Paul teste l'école à deux vitesses du mauvais côté. Ses résultats ne sont pas mauvais, mais il est peu intéressé.

L'ambiance familiale ne fait rien pour contribuer à une éducation sereine. Les tensions s'exacerbent dans le couple qui finit par divorcer alors que l'aîné n'a que huit ans. Elaine se remarie avec un compositeur avec lequel Paul ne s'entend pas du tout. Deux ans plus tard, Paul passe un an avec sa maman en Italie, où il découvre les westerns spaghetti. De plus en plus, ses héros sont les durs, les gangsters et les cow-boys. Son goût pour les armes se développe et ne le quittera plus. Leur mère s'occupe de l'éducation de ses deux fils qui ne vont pas à l'école pendant un an. Le retour en Angleterre et au collège est très difficile. L'enfant fait l'école buissonnière et intègre une bande de skinheads*. Il est bagarreur et se défoule dans le vandalisme comme les autres, mais ne participe pas aux expéditions racistes de certains skinheads. Il trouve avant tout dans la fréquentation de la bande un sentiment de sécurité. Il connaît et aime trop la culture noire pour se laisser entraîner dans ces dérives.

Après le retour d'Italie, lui et son frère sont pris

* « Crâne rasé ». Voir dossier documentaire.

en charge par leur père et déménagent à Notting Hill, quartier de l'Ouest londonien également à forte population antillaise, ainsi qu'indienne et irlandaise. Son père, jusqu'alors fervent catholique, adhère au parti communiste. Il envoie son fiston distribuer des tracts dans les environs. « Anthony » Simonon se remarie avec une femme âgée de seulement sept ans de plus que son fils. La relation avec sa jeune belle-mère ne pose pas de problème. L'éducation que donne son père aux deux frères est à la fois sévère et attentionnée. Soucieux de leur réussite, il aide ses enfants à faire leurs devoirs et leur fait partager sa passion pour la peinture. Sa nouvelle école est confrontée aux mêmes difficultés que la première et ne l'intéresse toujours pas.

Il devient un beau jeune homme blond aux yeux bleus, une gueule à la James Dean. Sa seule passion est pour la peinture. À dix-huit ans, il obtient une bourse pour rentrer dans une école d'Art. Contrairement à la légende qu'il aimera entretenir, Paul n'est pas un mauvais élève. Il est admis à la Byam Shaw School of Art où il ne suffit pas de payer pour entrer, mais qui tient compte des qualités artistiques. Il est calme et plutôt timide en cours. Ses professeurs le trouvent doué et appliqué. Il affectionne le style préraphaélite et refuse d'entendre parler d'autre chose. Cette école anglaise du milieu du XIX^e siècle défend l'authenticité dans les décors, la proximité avec la nature et la société. Il n'adhère pas à l'enseignement de la Byam Shaw School of Art plutôt orienté vers l'art abstrait des années soixante. Au bout d'un an, il se lasse des cours.

À la fin de 1975, il accompagne un ami qui passe une audition pour tenir la batterie dans un groupe en train de se monter : les London SS de Mick Jones. Le batteur le convainc de postuler lui-même pour le poste de chanteur. L'essai a lieu dans un squat de Praed Street. Paul n'est pas chanteur et ne connaît pas les chansons qu'on lui demande d'interpréter. Mick n'est pas convaincu. Mais s'il a une longueur de retard en quarante-cinq tours, il en a une d'avance sur la mode. Son beau minois, ses cheveux courts et son look agressif à la Sex Pistols n'échappent pas à un certain Bernie Rhodes présent aussi. Aucun des deux postulants n'est engagé, mais Mick et Paul restent en contact.

Au printemps suivant, Mick, sur les suggestions de Bernie le recontacte et lui conseille d'apprendre à jouer d'un instrument. Après avoir essayé la guitare, il se met à la basse. Pour l'aider, Mick peint les noms des notes sur la manche. Il voit les Sex Pistols au Nashville en avril. Comme Joe Strummer, il est époustoufflé par leur prestation scénique. « L'avantage de la musique, se dit le jeune homme encore à la recherche de lui-même, c'est que tu n'es pas seul dans ton atelier. Le contact avec le public est autrement plus jubilatoire. » Il finira par rejoindre les London SS qui se sont enrichis de Keith Levene comme deuxième guitariste et de Terry Chimes à la batterie.

Bernie, le manager officieux n'est jamais bien loin. Ajoutez Joe au chant, remplacez Terry Chimes par Topper Headon et vous aurez Les Clash en ordre de combat.